

Le sport, un phénomène social III

Autor(en): **Jeannotat, Y.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **27 (1970)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le sport, un phénomène social III

Y. Jeannotat

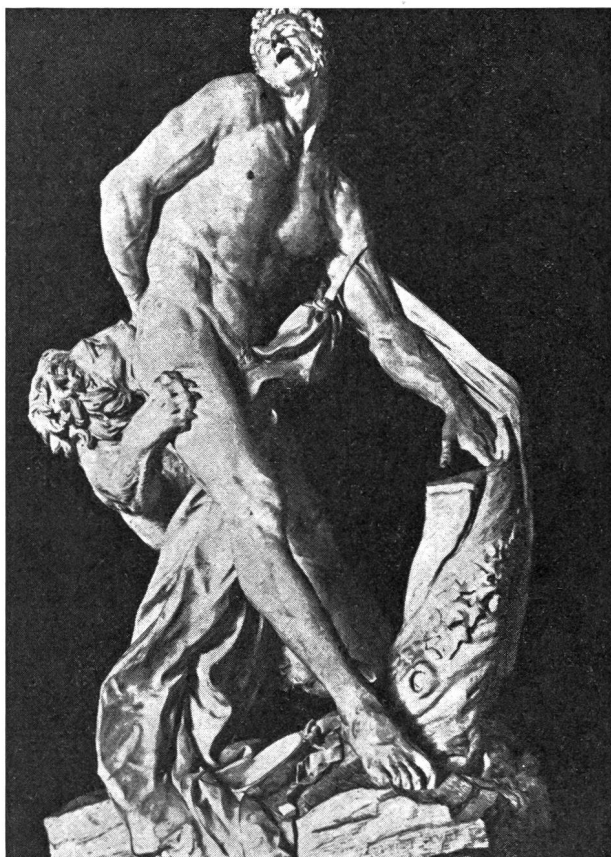
Nous avons tenté de démontrer, dans nos deux derniers numéros, l'importance de plus en plus considérable que le sport revêt dans la mise en marche de la machine sociale, c'est-à-dire dans les agissements réciproques, nécessaires et inévitables, qui permettent à l'homme d'organiser un «dispositif» de vie commune. Chacun doit y trouver sa place: une place la meilleure possible!

Pour y parvenir, l'individu ne peut plus se contenter d'étaler un somptueux bagage intellectuel. De plus en plus, l'homme reste un loup pour l'homme. Jamais tant qu'aujourd'hui, il n'a fallu savoir se battre, moralement et physiquement, pour se maintenir en place, en équilibre et en santé. Savoir se battre est une expression pacifique: c'est posséder la faculté de s'engager, pour assurer son propre bien-être sans nuire à celui d'autrui. Il y faut de la lucidité, de la force, de l'endurance. C'est dans cette perspective que l'école devrait considérer le sport. Il y deviendrait aussitôt une des branches principales de son programme, car, comme l'étude de la grammaire, d'une langue étrangère ou des mathématiques, l'apprentissage de l'exercice physique et du geste sportif est un «moyen» et non une «fin».

Nous avons donc logiquement insisté pour que s'élargisse la pratique massive du sport, condamnant l'attitude qui tend à faire croire que le champion est l'unique démonstration de la vigueur d'une nation alors que, en réalité, s'il ne repose pas au sommet d'une large pyramide, il est à la merci de la première colère des éléments, de la première révolte de la nature. Incrédule d'abord, puis stupéfait, le peuple assiste à la démystification du demi-dieu et il ne reste plus rien, rien que d'amers souvenirs.

Qu'il nous soit permis de rappeler une fois encore ces paroles que Georges Hébert écrivait, en 1925 déjà, à propos des Jeux olympiques, mais qu'il aurait pu prononcer tout aussi bien en cherchant à définir l'essence même du sport: «La leçon des Jeux olympiques, depuis leur fondation, mais surtout depuis 1912, devrait finir par convaincre de leurs erreurs les sportifs les plus extrémistes qui ne raisonnent que sur l'être exceptionnel, le champion, et en déduisent, à tort, la valeur physique — et morale — d'une race d'après le nombre des phénomènes vainqueurs.» D'après le nombre des médailles, dirait-on aujourd'hui.

Notre pays vient pourtant de trouver, nous semble-t-il, le moyen de s'élever en dessus de ces préoccupations triviales: le vaste mouvement qui se prépare sous l'appellation de «Jeunesse et Sport» est propre à y contribuer. C'est une preuve de sagesse que de ne pas s'entêter, comme on aurait pu le craindre à l'époque de la formation de Comité national pour le sport d'élite, à la formation de champions fabriqués en grande partie artificiellement, mais au contraire, de s'intéresser à cultiver la puissante force vitale qui sommeille au sein de chaque groupe socialement organisé — et l'école, le club aussi, en font partie — et qui ne demande qu'à être éveillée. C'est de ces milieux que sortiront les plus grands champions parce qu'ils seront restés des hommes et leur rayonnement sera considérable parce qu'on les considérera comme étant les véritables messagers de l'expression et des tendances populaires. Et puis, est-il encore besoin de rappeler que si «le champion passe, l'homme reste, lui!»



La démystification des «demi-dieux» ...

On parle beaucoup de l'école. C'est juste, certes. Mais il ne faut pas oublier le club. Pour assurer une évolution efficace du jeune homme, de la jeune fille, les entraîneurs, les dirigeants devraient retourner dans le préau pour y rencontrer les éducateurs et leurs pupilles. Ensemble, ils pourraient préparer ces petits êtres, avec beaucoup plus de chance de réussite, à devenir de bons citoyens et à sauver, par la pratique des sports, l'équilibre compromis et menacé de leur existence frénétique: «La santé se mérite et se conquiert», disait le Dr Ruffier.

Tout s'enchaîne, tout se tient. Souvent les portes se ferment: elles devraient s'ouvrir à pleins battants. Pour assurer l'évolution générale de la jeunesse, il faut qu'elle sente que, à l'école, on la prépare à la vie, mais que cette vie leur est ouverte déjà partout ailleurs: dans la rue, au sein de la famille, au club; dans les centres de formation professionnelle, de formation culturelle, dans les centres de loisirs et de sport. Qui ne connaît l'histoire du petit Fernand dont la découverte du club fut, hélas, due au hasard, mais qui, pour en avoir été l'heureux bénéficiaire, donna à sa vie d'adolescent, une orientation toute nouvelle:

Il avait douze ans, peut-être treize, allez savoir! C'était un rêveur et l'école lui pesait tous les jours un peu plus. Souvent, son maître lui répétait: «Fernand, va t'asseoir au fond de la classe! Tu te tiens mal; tu es un paresseux: il ne faut pas que tes camarades te voient et te prennent en exemple.» Alors, il se levait et traînait ses chaussures mal lacées vers l'arrière-salle. Là, affalé sur sa chaise, la tête solidement appuyée sur ses mains repliées; il tournait son regard

vers un monde nouveau, fait de formes extravagantes et de gestes imprécis.

Il avait un ami dans le quartier voisin. Il ne savait pas quel était son vrai nom. Il l'appelait Pollux. Quelquefois, au sortir de la classe, ils se rencontraient pour discuter ensemble de «quand on aura vingt ans!» Ce soir-là, Pollux portait un drôle de sac sur l'épaule gauche. Il y avait, en lui, quelque chose de changé; son pas était plus ferme que d'habitude.

Fernand pensa: Qu'est-ce qui se passe? Il mit les mains en porte-voix et, sans s'arrêter de courir, il lança à tue-tête: «Où q'tu vas comme ça, Pollux?»

«Chouette, dis donc! s'exclama Pollux, les yeux pétillants de bonheur, t'as vu les gars à Mexico? Des caïds, j'te dis! Mon paternel, y pouvait plus décoller. Du coup y m'a inscrit au club. Ce soir, j'ai l'entraînement. Viens, tu verras: on a un entraîneur, c'est formid!»

Longtemps, Fernand resta là, caché derrière un arbre. Il voyait passer et repasser ces ombres allongées par le soleil couchant, ces corps enveloppés de survêtements multicolores. Sérieux, mais l'air content, ils tournaient autour de la pelouse et leurs voix sonnaient clair. Pollux était au milieu d'eux comme à la procession. Après un certain temps, le groupe se disloqua. Un étrange ballet se mit en place autour du stade.

Bien sûr, Fernand avait entendu parler de records du monde, de courses éperdues, de sauts, de lancers, mais ces appellations, pour lui, n'avaient rien de précis.

Brusquement, il planta ses mains un peu plus profondément dans les poches encombrées de son pantalon. Il était tard. Le dos rond, il rentra en hâte, humant à distance l'odeur du souper dont il serait privé. Il se mit à parler tout seul: «Moi, j'sais rien. Mes vieux, y z'ont pas la télé! Chez nous, y a pas d'gym à l'école, alors pourquoi que j'frais mes calculs? J'tape au ballon dans un caillou, alors pourquoi que j'frais pas d'taches dans mes cahiers? Et puis zut!» Et tout au fond de lui-même, il pensait avec envie à la nouvelle occupation de Pollux...

Tout à coup, il se sentit animé d'une détermination inconnue. Ce fut comme un coup de massue. Rien ne pourrait l'ébranler. Il se dit: «Y faut casquer? Bon! On casquera! Mais à condition que!...»

Durant de longues minutes, ses parents restèrent muets d'étonnement. Il s'était planté là et, s'adressant à sa mère, il avait dit: «Ecoute, m'man, cette fois, c'est décidé. J'fais mes leçons. Mais y faut qu' p'pa m'inscrive au club, comme Pollux!»

Ce ne fut pas simple, mais ce fut fait!

Dès lors, Fernand s'améliora de jour en jour. Sa tenue prenait des formes. Il parlait mieux. A l'école, il était remonté, déjà, jusqu'au milieu de la classe.

Et, deux jours par semaine, il fallait voir, quand il partait au club pour l'entraînement, cet enfant: c'était un autre homme!

Nous ne nous lasserons pas de répéter que notre jeunesse doit être cernée dès l'école primaire afin qu'il y ait de sa part une véritable prise de conscience des dangers qui la menacent et des joies, aussi, dont elle risque d'être privée durant toute sa vie si elle ne s'engage pas sur le bon chemin. De plus, c'est seulement en amenant les jeunes à la pratique massive du sport que nous nous découvrirons une élite valable qui n'ait rien à voir avec la notion fallacieuse du champion-idole!

Et ce n'est pas seulement pour des raisons de performance au sommet et de santé morale, mais bien pour des motifs de «santé» générale, qu'il faut envoyer nos enfants et nos adolescents sur le stade et dans les forêts. Sans entrer dans des considérations d'ordre médical, nous citerons tout de même deux chiffres:

En 1930, on comptait, en Suisse, 30 véhicules pour mille habitants.

En 1965, date des dernières statistiques, il y en avait 254 pour mille habitants.

En 1920, 18 pour cent des décès pouvait être attribué à des troubles d'ordre circulatoire.

En 1965, ce chiffre est passé à 42 pour cent!

Le sport et l'économie

Abordons maintenant un autre aspect du sport: celui qui le lie à une activité économique, souvent peu refulsante d'ailleurs et en contradiction avec son essence même.

Il faut pourtant bien admettre que la réalité «sociale» du sport ne peut rester étrangère à l'économie. Autour du groupe sportif, amateur ou non, se crée toute une organisation professionnelle d'hommes qui travaillent pour le sport et, par conséquent, vivent en partie ou entièrement par lui.

Nous ne pensons pas qu'une étude approfondie ait jamais été faite sur le sujet de la sociologie économique du sport. Et pourtant, le sport, explique encore Michel Bouet, est étroitement lié à l'activité collective de production et de consommation surtout. Nous disons bien: de «consommation surtout» pour rejoindre Amsler qui prétend que «si le sport a, jusqu'à présent, été négligé par les sciences sociales et économiques, c'est justement parce qu'il consomme sans produire beaucoup». On pourrait, bien sûr, trouver encore d'autres raisons à ce phénomène, mais il est de toute façon délicat «d'entrer en matière sur ce sujet où s'affrontent depuis si longtemps le désintéressement (qui ne peut être que noble) et l'intérêt (qui ne peut être que vil)!»

C'est pourquoi nous nous appliquerons surtout à dire quelques mots des profits que l'individu peut retirer du sport, en argent, par profession à temps partiel ou à plein temps, ou en avantages économiques et sociaux. Voici une liste mise au point par Michel Bouet et qui, sans prétendre être complète, montre la grande variété des occupations lucratives qui dépendent directement ou indirectement du sport:

- les guides de montagne, de pêche et de chasse;
- les arbitres;
- les médecins, masseurs, soigneurs et psychologues;
- le personnel de secrétariat des fédérations, des clubs, des comités olympiques, des directions d'Etat;
- les administrateurs publics et privés, les directeurs d'équipes professionnelles, les promoteurs, impresarios, managers;
- les exploitants de patinoire, de piscine, d'autodrome, de vélodrome, de remontées mécaniques, de téléphériques, etc.;
- les démarcheurs, courtiers et public-relations;
- les propriétaires, directeurs et ouvriers des usines qui fabriquent des costumes, des appareils et installations sportives de toutes sortes;
- les propriétaires, directeurs et employés de magasins spécialisés en articles de sport;
- les ingénieurs et architectes experts en équipement sportif;
- les parieurs professionnels, contrôleurs, etc.;
- les vendeurs et contrôleurs de tickets;

- les gardiens de terrains, de salles; le personnel d'entretien et de réparation;
- les éleveurs et entraîneurs de toutes sortes;
- les concessionnaires de boissons, de nourriture, de programmes, etc.;



Le «stade», ce sanctuaire du sport, parsemé de cadavres après le match: ceux des bouteilles de bière...

- le personnel des services de direction, de rédaction, de composition des journaux et magazines sportifs;
- les spécialistes du sport à la radio, à la télévision et même au cinéma;
- les agents de publicité;



Le «stade», ce lieu saint où devrait se forger la santé et la joie de vivre, se prostitue à la publicité des tabacs et des apéritifs...

- et, bien entendu, les plus «engagés» de tous: les sportifs professionnels!

Contrairement à ce qu'on croit fréquemment, ces derniers n'exercent pas une profession enviable. La plu-

part y gagnent difficilement leur vie. Il n'y a d'argent que pour les vedettes. Heureusement, le sport professionnel ne touche qu'un nombre restreint de disciplines: celles, surtout, qui sont aptes à fournir un spectacle attirant suffisamment de monde.

Les ressources restent, malgré tout, constamment limitées par rapport au nombre de pratiquants et, les organisateurs devant être scandaleusement prodigues vis-à-vis des meilleurs, afin d'obtenir leur participation, il ne reste pas grand-chose pour les autres. C'est ici que le sport professionnel commence à être dangereux. D'une part, l'âge de la compétition dépasse rarement la trentaine: sans métier, ce cycliste, ce boxeur, ce footballeur même, tombe, fréquemment, dans la misère et la déchéance dès qu'il n'est plus en mesure de pratiquer; d'autre part, comme il faut «gagner» sa vie, les moins bons recherchent le résultat à tout prix, même à celui de leur santé, en usant de stupéfiants les plus dangereux, alors que, dans les coulisses, les «combines» entre compétiteurs et managers ne sont pas rares, ce qui fausse, bien sûr totalement, l'aspect sportif du spectateur. A ce point de vue, le sport est souvent un véritable abus de confiance vis-à-vis des spectateurs crédules.

Il n'est pas étonnant que le gangstérisme soit florissant dans ces milieux crapuleux, dans ceux de la boxe américaine — et d'ailleurs — en particulier, dont les arrières-salles d'entraînement deviennent de véritables repères du crime. Hélas! lorsqu'un scandale éclate au grand jour, c'est le sport tout entier qui est mis en cause dans l'esprit du peuple trop naïf pour faire la différence. Il serait temps, si l'on veut sauver ce qui reste de propre dans le sport amateur, que les professionnels se trouvent des noms qui correspondent mieux au «métier» qu'ils pratiquent quelquefois très honnêtement d'ailleurs et avec beaucoup de conscience, en dépit de ce que nous venons de dire plus haut.

Le sport étant étroitement lié à la notion de désintéressement et de jeu, il ne peut inopinément se transformer en activité lucrative sans semer le trouble et la confusion. Ce bûcheron, ce cycliste font leur métier: ce sont de vrais travailleurs; cet athlète se délasse après son travail, il se mesure à d'autres athlètes durant le week-end: c'est un vrai sportif!

(A suivre)

Nägele, un cas typique

Dr van Aaken, Waldniel (trad.: NT)

(Adaptation d'un article paru le 15 septembre 1969 dans «Interessengemeinschaft älterer Langstreckenläufer», No 20)

Meinrad Nägele est né le 16 avril 1924. C'est le type même du gars qui a fait du sport dans sa jeunesse, qui a cessé ensuite toute activité sportive durant des dizaines d'années, et qui s'adonne de nouveau au sport vers la quarantaine.

Ecolier et cadet, Nägele aimait beaucoup l'athlétisme. A 13 ans, il courait 60 m en 7,0 sec. et sautait 5 m 10 en longueur. A 17 ans, il courut même un 3000 m en 9' 36". Vinrent alors la guerre et l'après-guerre, et 20 ans d'inactivité sportive.

Peu à peu, et jusqu'en 1961, Nägele prit au physique l'allure d'un «bourgeois bon vivant». D'une taille de 172 cm, il pesait 96 kg, et demeurait presque constamment sous contrôle médical en raison de troubles végétatifs et circulatoires.

A 37 ans, Nägele adhéra...

...à une sorte de groupe de «vétérans gymnastes», parce qu'il avait senti la nécessité d'une activité de loisir, et qu'il en avait gardé le goût. Après une année où il perdit quelque 15 kg, il réussit l'examen pour le brevet sportif (avec 9"4 au 75 m, 12"4 au 100 m, 5 m 05 en longueur, 8 m 35 au poids, 20' 39"7 au 5000 m). Il délaissa ensuite la gymnastique pour l'athlétisme. Son moniteur d'alors lui conseilla, malgré son âge, de se tourner vers les longues distances, et de pratiquer l'interval-training afin d'améliorer sa vitesse. Sans expérience en la matière, Nägele accepta, suivant grosso modo ce schéma: mise en train, 10—15×200 m en 30—32", avec des pauses de 200 m au trot, décontraction. Sur 3000 m il passa ainsi de 12' 04" à 10' 46". Mais il était aussi devenu insomniaque, irritable, et en était arrivé à perdre tout plaisir à s'entraîner. De même, il s'était parfois senti pris de vertiges durant les cour-